

GENERAL ADNE B. CHAFFEE.

Confraternité d'armes franco-américaine.

Paris, 14 septembre.

A Brienne, où plane toujours la grande ombre du grand Empereur, l'autre soir, le général Brugère, généralissime de l'armée française, offrit un dîner en l'honneur des officiers étrangers qui assistent aux grandes manœuvres de l'Est et des membres de la mission américaine, venue spécialement de New York à cet effet.

An d'essert, les toasts habituels ont été portés. Le général Brugère a trouvé d'excellentes paroles pour souhaiter la bienvenue à la mission américaine que dirige le lieutenant général Chaffee. Il a rappelé notamment les liens étroits qui unissent l'Amérique à la France, liens plus que centennaires et qui se sont formés par la confraternité d'armes des deux nations, dont le sang coule de la généreuse façon que l'on sait, pour la même cause, sur les mêmes champs de bataille.

En son mot de bienvenue, le général Chaffee a répondu à son camarade français, dont il a confirmé les paroles de la façon la plus franche et la plus cordiale. Ces paroles iront d'autant mieux au cœur de tous les Français qu'elles ont été prononcées par un des soldats les plus honorés et les plus dignes de l'être des Etats-Unis.

Le général Chaffee est un vétérán de l'armée américaine, où il a débattu, il y a presque un demi-siècle, comme simple soldat. Par son ardeur au travail, par sa vaillance, par son savoir, il a atteint les plus hauts grades; il a été de toutes les campagnes; quatre années durant, on l'a vu sur tous les champs de bataille de la guerre de Sécession, et les turbulentes tribus indiennes de l'Ouest ont appris à connaître à la fois son indomptable énergie et la bienveillance de son administration.

Plus tard, il fut de l'armée dont était M. Roosevelt, qui combattit à Cuba. En dernier lieu, il commandait le contingent américain en Chine, lors de la lutte contre les boxers, et la façon dont il sut acquiescer de ses hautes fonctions lui valut le respect, plus que le respect, la haute sympathie des chefs des autres contingents.

Il ne saurait nous déplaire de voir, de temps en temps, rappeler les raisons multiples, raisons de souvenir, raisons sentimentales ou autres, qui unissent les Etats-Unis à la France. Une lieue, comme nous venons de le dire, datant de plus d'un siècle, de l'époque héroïque où la république américaine, bien loin alors de promettre son extraordinaire développement et sa grandeur future, faisait ses premiers pas dans un sentier difficile, semé d'obstacles ou plus d'une fois elle faillit périr.

reput le 10 août 1792, aux Tuileries, en défendant le Roi; Charles de Lameth, le futur député à la Constituante; de Nosilles, de Fersen, d'Ollone, d'Abouville, de Lauzun, de Chabannes, de Damas, de Custines, de Vauban, de Choisy, et cent, deux cents, trois cents autres, tous jeunes, tous pleins d'ardeur, tous prêts à se dévouer pour la belle cause qu'ils allaient défendre et pour le service du Roi.

Le rôle de la petite armée française, en Amérique, fut aussi court que décisif; l'action principale à laquelle elle prit part fut le siège de Yorktown, en septembre-octobre 1781, une magnifique opération de guerre, menée prestement, héroïquement, à la française, et qui se termina par la capitulation des dernières forces que les Anglais possédaient encore sur le territoire américain.

Avant Rochambeau, avant Lauzun, Lameth et leurs compagnons, un autre Français, depuis plusieurs années déjà, avait mis son épée au service de la cause américaine. Le rôle de La Fayette, dans ces grands événements, est connu; et généralement on l'a un peu oublié en France, on s'en souvient plus que jamais aux Etats-Unis, où la mémoire du dévoué lieutenant de Washington est conservée et vénérée presque à l'égal de celle du fondateur de la grande république.

Reportons-nous à près d'un siècle plus tard. Nous sommes en 1870, au moment où la France traverse la crise la plus terrible qu'elle ait jamais eue. Notre pays vaincu, presque abattu, n'a plus d'amis, on du moins, les amis qu'il compte encore sont des amis purement platoniques. A cet instant paraît un Américain, Barr-Porter.

C'était une figure bien curieuse et bien sympathique que celle de cet Américain très instruit, très intelligent, ancien officier d'état-major dans l'armée turque en Orient, officier supérieur dans les armées du Nord pendant la guerre de Sécession, plein d'idées généreuses et ami passionné de la France.

venir aide, la France doit garder un souvenir ému et reconnaissant.

Il est bon, aux temps troublés que nous traversons, de voir deux grandes nations se tendre ainsi la main par-dessus l'Océan et affirmer de temps en temps à la face du monde leur éternelle amitié, une amitié que rien encore n'est venu troubler et dont la consolidation ne peut être que profitable à toutes deux.

FLEURS BRISÉES.

Quand la pauvre fleur est brisée, Son parfum s'exhale plus fort, Sa petite âme ainsi blessée Embaume en un plus libre essor.

Notre âme que la douleur brise, Epanche comme un liquide, Son essence en odeur exquise: L'amour est le parfum du cœur.

Dieu créa partout l'harmonie, Nous sommes parents de la fleur: Le parfum, l'amour, le génie, S'exhalent mieux dans la douleur.

La cuisine à la maison.

Gelée de Coings

Couper les coings en tranches et les mettre à cuire dans un bassin en cuivre avec 1 litre d'eau par kilo de fruits. Egoutter la cuisson en renversant le tout sur un tamis placé au dessus d'une grande terrine. Ajouter à ce jus 1 kilogramme de sucre par litre et remettre à cuire dans la bassine. Ecoumer et faire cuire à la "nappe". Débarasser en pots sitôt la gelée tiédie et reconvrir le lendemain.

Gelée de Groseilles

Passer au tamis fin avec pression les groseilles choisies très mûres et mélangées à la proportion d'un tiers de blancs pour deux tiers de rouges. Ajouter 750 grammes de sucre par litre de jus et faire cuire en plein feu, en écumant, jusqu'à la "nappe". Laisser tiédir avant de mettre en pots et ne reconvrir les pots que le lendemain. (On ajoute parfois à cette gelée une petite quantité de framboises.)

Gelée de Pommes

Choisir les pommes saines et de maturité complète. Les couper par tranches sans enlever les pépins qui contribuent à solidifier la gelée. Les mettre à cuire dans une bassine à confitures (non émaillée) en les mouillant de 1 litre d'eau par kilo de fruits. Dès qu'elles sont cuites, renverser les pommes et leur cuisson sur un tamis placé au-dessus d'une terrine et laisser bien égoutter sans presser.

Ajouter au jus obtenu 1 kilo de sucre par litre et remettre à cuire dans la bassine. Ecoumer et laisser cuire jusqu'à ce que la gelée forme la "nappe", point qui se reconnaît lorsque, faisant tomber une goutte de gelée sur une assiette, elle ne s'étale pas et reste de forme ronde.

Laisser tiédir la gelée, la mettre en pots et la reconvrir le lendemain, lorsqu'elle s'est solidifiée.

Observation: La pulpe de pommes restant après le passage du jus sera utilisée en marmelade.

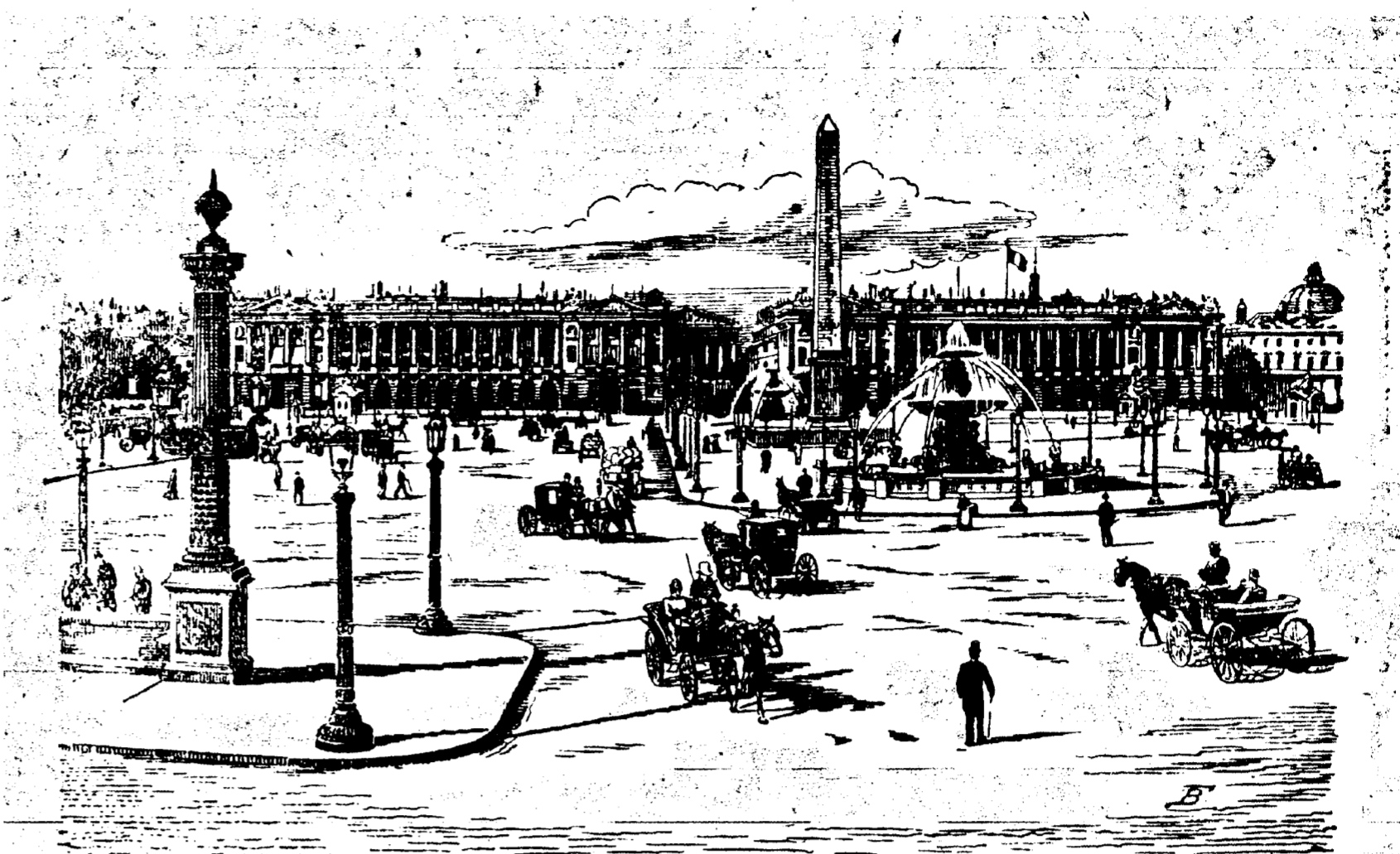
Hachis de bœuf à la turque

Hacher finement 500 grammes de bœuf de marmite et le mettre dans une casserole où l'on aura préalablement fait fondre 60 grammes d'oignons hachés finement avec 50 grammes de beurre. Mouiller de 4 décollitres de bouillon et de 2 décollitres de jus brun, condimenté d'une pointe d'ail. Assaisonner de sel et de poivre, et, après avoir fait partir sur le fourneau, mettre à cuire, à couvert, au four, pendant 30 minutes.

Fente du bateau à gasoline Venus.

Le bateau à gasoline Venus, qui traquait entre la Nouvelle-Orléans et la Base Côte, a coulé hier à huit heures du soir en revenant au port. L'équipage a été sauvé, mais le bâtiment et sa cargaison de 700 barils d'huîtres sont perdus totalement. L'accident est arrivé en face de Pointe à la Hache. Le "Venus" a rencontré un tronç d'arbre, et comme il était pesamment chargé pour un bâtiment de ses dimensions il a coulé en peu de temps.

D'après certains avis il aurait chaviré. Il a coulé dans trente pieds d'eau, à quinze ou vingt pieds de la berge. Il est possible que des efforts soient faits pour le renflouer. Le capitaine John Barier, son propriétaire, et six hommes d'équipage étaient à bord. Rien n'a pu être tenté pour sauver le bâtiment; les hommes n'ont eu que le temps de s'échapper.



LA PLACE DE LA CONCORDE

Les petites causes produisent souvent de grands effets. Il est stupéfiant de constater combien la maladie dont Louis XV fut atteint à Metz transforma Paris! Tout d'abord le Roi, en accomplissant d'un vœu, commença l'édification du Panthéon dont la masse grandiose modifia la silhouette de la vieille cité; puis les prévôts des marchands et les échevins parisiens, votèrent une statue équestre à leur souverain bien-aimé, qui l'agréa et désigna l'emplacement où devrait s'élever le monument, "entre le fossé qui termine le jardin des Tuileries, et le quai qui borne la rivière."

On trouva généralement que le Roi choisissait un bien singulier endroit: c'était en effet un terrain désert où des maraichers cultivaient des carrés de choux et des plants de salades, bordé par des fossés en pierre où "les vilains allaient pour jouer au cochonnet," mais on n'avait pas à disputer. Bouchardon, le statuaire désigné, mit plus de quatre ans à exécuter cet ex-voto de circonstance, encore mourut-il avant d'avoir achevé le piédestal. Pignolle acheva l'œuvre, qui fut inaugurée le 2 juin 1765. Mais Louis XV avait depuis longtemps cessé de plaire et les Parisiens rirent fort irrévérencieusement en lisant, le lendemain, écrit sur le socle:

Ah, la belle statue! Oh, le beau piédestal! Les Vertus sont à pied et le Vice à cheval!

Malgré les épigrammes, le monument n'en faisait pas moins bonne figure au milieu de la place où l'architecte Gabriel travaillait à réaliser l'admirable plan qu'il s'était tracé.

Rien n'y était encore achevé le 30 mai 1770, lorsqu'il s'y produisit une épouvantable catastrophe. Paris était le mariage de Dauphin avec Marie-Antoinette. Un feu d'artifice venait d'être tiré; une dernière fusée, mal dirigée, produisit un commencement d'incendie. Une panique folle se produisit. "Où étouffe! A l'aide!—Sauve qui peut!" et chacun se précipita vers les issues.

De côté de la Seine on tombe à l'eau; le pont n'existait pas encore et c'était un simple bac qui reliait les deux rives du fleuve. On tenta de faire par la rue Royale, mais cette rue est elle-même encombrée, obstruée par des matériaux de construction, le sol en est défoncé, des tranchées, des pierres de taille en rendent le passage dangereux et presque impraticable; c'est là cependant que se lance la foule hurlante "avec l'impétuosité d'un torrent" on s'y écrase, on marche sur des morts et des mourants. Le lendemain cent trente-trois cadavres relevés sur le sol ou retirés des huit fossés de Gabriel étaient étendus sur la place et plus de trois cents victimes mouraient des suites de leurs blessures.

Pour chasser ce lugubre souvenir, l'édilité parisienne installa place Louis XV les saltimbanques, les marchands de chansons, les danseurs de corde que l'incendie de la foire Sainte-Ovide avait chassés de la place Vendôme, leur habituel séjour, et gaieté revint jusqu'au soir de 23 septembre 1777 où le feu dévora

toutes ces baraques de toiles et de planches. C'est même à cette occasion que Nicolet et Audinot dont les théâtres triomphaient un boulevard du Temple eurent la pensée de "donner une représentation au profit des incendiés": on applaudit à cette touchante solidarité... et ce fut la première des représentations à bénéfices!

De 1762 à 1770 Gabriel avait achevé les deux merveilleuses façades qui ferment la place au midi. Le Garde-Meuble de la Couronne occupait toute la partie de droite. De l'autre côté, c'étaient les Coalin, les d'Armont et les Grillon qui y habitaient, et la place Louis XV devint la promenade à la mode: la cavalcade de Longchamps y fait défiler les grands seigneurs, les opulents fermiers généraux, les duchesses et les filles d'Opéra. Un jour la Duché élipsa toutes les beautés à la mode; les "Nouvelles à la main" nous donnent cette étonnante description de son corsage et de son costume: "C'était une caïse décorée d'amours, d'entrelacs et de chiffres, etc., surmontée d'une coque dorée doublée de soie, soutenue par des tritons en bronze; les moyens des roues étaient en argent massif; les chevaux blancs, ferrés d'argent, étaient harnachés d'or et ornés de panaches. Sur cette coque reposait la Duché à demi couchée, en maillot de taffetas couleur chair recouvert d'une chemise d'organdi très clair, et coiffée d'un chapeau de gaze noir "à la Caïse d'escopette".... c'est-à-dire sans fond."

La place Louis XV, après avoir vu passer les ambassades, les revues, les processions et les cortèges royaux, fut transformée par hasard en terrain de chasse. Un soir d'été de 1788, une biche chassée dans le bois de Boulogne par le comte d'Artois franchit l'enceinte, prit la route de Paris, traversa les Champs-Élysées et, suivie par toute la troupe, les piqueurs et les calèches des belles invitées, vint se faire forcer rue Royale; on avait inutilement demandé grâce pour le pauvre animal.... Combien de ces chasseurs devaient à leur tour être mis à mort cinq ans plus tard à quelques mètres de l'endroit où ils coupaient la gorge à cette malheureuse bête affolée!

La Révolution éclata et la place Louis XV devint le décor choisi où se joua cette énorme tragédie!

Elle se ouvrit de sectionnaires et d'hommes à piques et le marbre de la Duché est remplacé par le char de la déesse Raison représentée par Mlle Maillard, de l'Opéra, ou par Mlle Aménaïde, "tragédienne de société bourgeoise"; une aimable fille dont la tenue un peu débraillée contrastait avec la majesté de son rôle; c'est ainsi qu'on lui reprochait de longuement festoyer pendant les stations que faisait le char supportant sa divinité, et de partager démocratiquement le vin, la bière et les échouades de la fraternité avec "la Tyranie et le Fanatisme," qui, après avoir accepté ce réconfort de leur triomphante ennemie, reprenaient sans acrimonie leurs chaînes sous ses pieds vainqueurs.

Le 21 janvier 1793 la guillotine se dressa pour la première fois sur la place, et ce fut entre les restes de la statue de Louis XV, et l'entrée des Champs-Élysées que tomba la tête de Louis XVI. On connaît la lettre si tragique dans laquelle le bourreau Sanson raconte cette royale agonie au rédacteur du journal "le Thermomètre": ".... Il m'informa et le tambour battait toujours. Il lui fut répondu que l'on n'en savait rien, et c'était la vérité. Il monta

l'échafaud et voulut fonder sur le devant comme voulant parler. Mais? on lui représenta que la chose était impossible encore. Il se laissa alors conduire à l'endroit où on l'attachait, et où il s'est écrit très haut "Peuple, je meurs innocent!" ensuite, se tournant vers nous il nous dit: "Messieurs, je suis innocent de tout ce dont on m'inculpe; je souhaite que mon sang puisse cimenter le bon "heur des Français." Voilà, citoyens, ses dernières et véritables paroles."

La guillotine s'élevait entre la statue de la Liberté—dressée sur l'emplacement de la statue de Louis XV—et l'entrée du pont tournant.

L'échafaud, encadré d'une double haie de gendarmes, dominait de quelques marches la place presque toujours pleine de monde; certains jours on s'y écriait pour voir tomber les têtes noires, les uns montaient sur des charrettes, les autres grimpaient sur des échelles; les amis d'émotions fortes louaient ou apportaient des loges et pouvaient savourer la grimace suprême des malheureux qui "éternuaient dans le son". La foule était la plupart du temps silencieuse; on entendait distinctement le dernier cri des victimes ou le bruit sourd du couperet s'abattant sur quelque supplicié; alors les hurlements s'élevaient, des cris, des imprécations, des vivats, et un aide du bourreau, se rendant aux ordres de la populace, promenait au bout de son poing la tête coupée, aux quatre angles de la tragique plate-forme. Les curieux se massaient sur les terrasses des Tuileries, grimpaient pour mieux voir jusque sur les Remonées placées à droite et à gauche de l'entrée du jardin; on se disputait les logettes des suisses gardiens de la porte, dont les fenêtres étroites s'ouvraient à quelques pas de l'échafaud; ces pièces étaient retenues d'avance à gros prix, on y soupa et cet aimable loge s'appelait dans le peuple le "cabaret de la guillotine".

La mort de Danton fut épique. Le jour tombait: il monta le dernier sur l'échafaud fumant et rouge du sang de tous ses amis exécutés avant lui. Sa taille athlétique se détacha de toute sa hauteur sur l'or empourpré d'un soleil couchant; redressant sa tête formidable, il contempla longuement la place immense; il paraissait défilé le couperet du bourreau. Sous ce ciel mourant, l'indomptable révolutionnaire semblait plutôt s'agrir du tombeau qu'attendre le coup de guillotine qui allait le foudroyer et un grand frisson tragique passa sur la foule frémissante.

La fin de Robespierre fut atroce. C'est sous les haïes, les insultes, les crachats de toute une ville que cet homme devant qui tous tremblaient et rampaient la veille, fut traîné, plus qu'à moitié mort, couvert de boue, les vêtements en loques, la tête enveloppée dans des toiles rouges de sang, au pied de l'échafaud dont il avait été le plus sinistre pourvoyeur. Avant de le pousser sous le couperet, le bourreau lui

arracha le bandeau qui soutenait sa mâchoire fracassée et Robespierre, sous cette torture dernière, poussa un tel rugissement de douleur que l'immense place tout entière en tressailla.

La Terreur passée, on abat l'échafaud, on restaure la statue de la Liberté et—heureux présage!—on découvre, comme par hasard, un nid de colombe dans le globe qu'elle tenait à la main; et dès 1795 la place de la Révolution s'appelle place de la Concorde.

Il y a quelques mois des affiches apposées sur les piliers d'angle annonçaient la mise en vente de l'hôtel Grillon. L'aimable comte J. de Gontaut-Biron, un des propriétaires de ce beau logis, voulut bien nous en faire les honneurs avec son ordinaire bonne grâce et nous ne nous lassions pas d'admirer ces boudoirs charnues, ces petites salons aux cheminées ciselées par Gouthière, ce grand salon écossonné d'aigles héraldiques, et surtout cette vue unique sur la plus admirable place qu'il y ait au monde, où tout n'est qu'ordre, grandeur, rythme et beauté! Et comment alors ne pas songer à un singulier décret de la Providence qui voulait que ce décor splendide fût le cirque majestueux et apothéotique où sont venues finir toutes les vieilles monarchies françaises? Louis XVI y fut décapité; les alliés en 1814 y ont célébré le Te Deum devant la chute du César si longtemps victorieux; Charles X—à cheval—l'a traversé pour gagner Rambouillet, et de là l'exil; Louis-Philippe y est monté dans l'humble fiacre qui, en 1848, conduisit le deuil de la royauté, et le 4 septembre 1870 ce fut par les grilles du jardin s'abattant sous une poussée populaire que les Tuileries furent envahies une dernière fois avant de disparaître dans des tourbillons de feu pendant les anémiques convulsions de la Commune épirante!

C'est enfin sur cette place que le 6 janvier 1883, devant la statue endeuillée de Strasbourg, passa, sur un char triomphal dessiné par Bastien-Lepage et recouvert du drapeau tricolore, le cercueil de Léon Gambetta, le dernier fils de l'Alsace, le patriote qui est l'insigne honneur — le plus enviable de tous—d'être aux jours de malheur l'héroïque porte drapeau de la France mourante!

Que d'évocations! que de souvenirs!... Aujourd'hui cette belle place est toujours le cadre où se jouent les Parisiennes laissent admirer leurs plus beaux équipages, leurs plus exquises toilettes et leur plus divin sourire! Tout passe, tout se modifie, tout lasse; les monarchies disparaissent, les ambitions, les haïnes et les chants de guerre s'éteignent, les rêves s'évanouissent,—seuls, bravant le temps et l'oubli, subsistent et vainqueurs, subsistent éternellement le charme de Paris et la grâce de la Parisienne!

Georges CAIN.

Advertisement for Grimaud's pianos. Text: Achèteront un \$259 BON PIANO NEUF MUSIQUE DE LA GRANDE MAISON DE PAIEMENTS MENSUELS. Includes details about monthly payments and interest.